

ELLES

Natacha de Santignac

Elles

Roman

Éditions Persée

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur et toute ressemblance avec des personnes vivantes ou ayant existé serait pure coïncidence.

Consultez notre site internet



© Éditions Persée, 2021

Pour tout contact :
Éditions Persée – Centre Chester Carlson
ZAC du Moulin des Landes – 2 rue Gutenberg,
44980 Sainte-Luce-sur-Loire
www.editions-persée.fr

*Pour Helwena,
et toutes les femmes extraordinaires
que j'ai la joie de côtoyer*

CHAPITRE 1

Je suis chez Mams, les infirmières partent à l'instant. C'est toujours moi qui l'accompagne à son rendez-vous chez la physio. J'ai peur que le taxi ne vienne pas, que Mams ne soit pas prête, enfin je trouve normal qu'elle ne s'y rende pas seule. Délia est une amie, elle m'a soignée lors de ma fracture de la malléole, juste après la naissance de Martin. Depuis, elle nous accueille tour à tour, comme un rituel. Elle suit Mams depuis le début de ses traitements. Presque une année d'exercices pour maintenir, un tant soit peu, sa masse musculaire. Mams me parle, mais je suis distraite aujourd'hui, je ne me concentre pas sur ses paroles. Soudain, un son sec et aigu sort de sa bouche.

— Mais que se passe-t-il, Mams ? dis-je interloquée.

— J'étouffe. Aide-moi à enlever ce pull, s'il te plaît.

Je m'exécute, et m'aperçois que les infirmières l'ont *survêtue* : un Damart, un chemisier puis un pull, effectivement, elle devait avoir chaud. Elles s'occupent de Mams justement parce que je ne peux pas me battre sur tous les fronts, mais en même temps, j'ai parfois le sentiment qu'elles m'en veulent de leur donner du travail.

— Lucie, que penses-tu de déjeuner à la brasserie à l'angle de la rue, au lieu de rentrer ? Cela nous offre une opportunité de rester un peu dehors, non ?

Cette proposition me surprend. Les sorties au restaurant n'ont jamais fait partie de notre quotidien. L'activité, qualifiée de frivole, n'était permise qu'en vacances et avec parcimonie.

— Oui, Mams, bonne idée! Nous y allons plus tôt, alors nous pouvons déjeuner après la séance. Je vais réserver pour 13 h 30.

Je compose le numéro tandis qu'elle enfle sa veste. Ma petite Mams conserve ses yeux bleus perçants ainsi que sa vivacité d'esprit, même si son corps semble s'effacer progressivement. Je la serre très fort dans mes bras pour conjurer ma peur de la perdre. Elle a toujours été mince, mais maintenant, elle ressemble à une brindille. Durant le trajet, elle s'endort dans la voiture, confiante, comme un enfant. C'est beau certes, mais angoissant. À peine suis-je garée qu'elle s'éveille. Elle paraît surprise, puis se ressaisit pendant que je l'accompagne chez Délia. L'interlude « vestiaire » me permet de discuter avec la thérapeute. Je lui dis que Mams semble de plus en plus fatiguée et s'assoupit partout très rapidement. Je m'inquiète, mais apparemment son attitude s'avère normale. Délia se veut rassurante, mais son ton de voix trahit la fragilité grandissante de Mams.

— Tu peux être franche avec moi, Délia. Je préférerais, même...

— Joséphine diminue chaque semaine un peu plus. Le traitement a été très lourd et violent pour son corps, mais aussi pour son esprit. Sa volonté a été éprouvée profondément, comme si elle avait passé un cap...

— Que dois-je lire entre les lignes exactement? Elle a renoncé?

— Non, pas tout à fait, mais elle a accepté que la maladie fasse partie de son quotidien, que sa vie doive s'en accommoder tant bien que mal. Les chances de l'éliminer ont toujours été faibles, aujourd'hui elle a complètement intégré cette donnée.

— Elle n'en parle plus dans les mêmes termes. Elle paraît plus calme. Je n'avais pas envisagé la situation sous cet angle. J'espère que la chimio ne sera pas nécessaire à nouveau.

— Moi aussi. Sincèrement, je ne crois pas qu'elle y résisterait.

Cette discussion me fige. La séance passe très vite, je n'ai pas réussi à me plonger dans la lecture de mon livre. Mams est déjà de retour et nous allons à la brasserie « Le Mirage ». J'ai toujours aimé ce mot. Sa musique d'abord qui rend le mot « rage » infiniment doux, ensuite son sens, entre-t-on dans une « mi-rage » face à un mirage ? Se laisse-t-on glisser vers un miracle, plus tendre ? Toutes ces questions me traversent alors que je tente de choisir un plat à déguster. Quel est celui qui me donnerait ce frisson du mirage-miracle ? La poule au pot me replongera-t-elle dans le souvenir des goûts savoureux de la cuisine de Mimi, ma grand-mère ? Les moules-frites dans les impressions gravées par les bords de mer en vert-de-gris du Nord ? Non, je me décide pour le bœuf bourguignon, dont la chair onctueuse me proposera la douceur des dimanches lointains. Mams ne tergiverse guère et arrête son choix sur un croque-madame. C'est bien un plat qu'elle détestait lorsque nous étions enfants, Clara et moi. Nous en réclamions vainement, mais maintenant, elle semble apprécier les crèmes et les sauces en tout genre ! Je me souviens de nos goûters essentiellement composés de pommes ou de fruits de saison. Un petit biscuit, passe encore, en revanche, du pain ou du chocolat sous la dent, jamais ! La terrasse donne sur un parc aux couleurs splendides en ce beau mois d'octobre. Des images de promenades en forêts de montagnes frappent à la porte de ma mémoire. Les dégradés de rouges et de jaunes me jouent des tours. Mams ne semble pas sensible au décor. Par contre, elle ne tarit pas d'éloges ni sur son « croque » ni sur la vinaigrette de la salade qui l'accompagne. Le soleil me berce. Lorsque le tiramisù est servi, le mirage-miracle se produit. Mams et moi sommes devenues des expertes de cette « douceur » comme le chantent si bien les Italiens, et celle-ci nous ravit les sens. La bonne dose de café, un mascarpone voluptueux, des biscuits fondant dans la bouche, bref, une expérience divine. Ce dessert pourrait bien détrôner celui savouré à Ischia, et situé en tête de notre classement de « gourmètes ». Nous en discutons allègrement, mais finalement, décidons qu'il n'entre qu'en deuxième position, ce

qui reste un résultat très honorable. Je demeure insatisfaite, et suspecte tout de même que le souvenir, devenu fantasme, de l'italien nous induit en erreur. Mais comment surpasser le romantisme de ce délice succulent et moelleux apporté, telle une offrande, à notre table surplombant la Méditerranée? Mams me tire de ma rêverie: « J'ai réglé. On y va? » Le tiramisu occupe toute la conversation sur le chemin du retour. Lorsque je la quitte, Mams me glisse: « Je crois que nous pouvons lui céder la première place. Je l'annoncerai à Carla tout à l'heure. » Nous éclatons de rire sur le palier. Je pars le cœur léger vers mon cours de violon. Je n'étudie pas régulièrement en ce moment, et je sais que la joie de m'entendre ne risque pas d'irradier le visage de Gabriel, mon patient professeur! Je n'assume pas vraiment mon manque d'assiduité, malgré mes quarante-cinq ans. C'est toujours un peu le même scénario, en fait, je ne pratique pas assez, mais aujourd'hui, grâce au tiramisu, la culpabilité ne sera pas au rendez-vous. Bon, ben, bref, bref, ben, bon... Ah, j'étais archinulle et j'aurais aimé disparaître comme une souris en abandonnant mon instrument. Gabriel m'a soutiré la promesse d'étudier un passage spécifique pour mon prochain cours. J'ai cédé de mauvaise grâce, je crains déjà de le revoir. Heureusement, pas de session de l'association des parents d'élèves ce soir. Je n'ai qu'une envie, me laisser engloutir par ma baignoire. Une fois n'est pas coutume, le dîner repose dans le four, je maîtrise enfin la minuterie. Les garçons ne franchiront la porte qu'à 19h30, je dispose de temps pour me prélasser. Demain, ils se colleront à leurs devoirs pendant que je brique, puis nous irons passer l'après-midi chez Mams. La vie peut être simple. Allongée, entourée de mousse, une tasse de thé sur le rebord et un livre dans la main, je savoure l'instant. Minuscule moment de répit interrompu par le souvenir de l'échange de ce matin avec Délia. Ah, les nuages s'amoncellent, Mams ne va pas bien. Elle ne va pas mieux. Son état empire, même. Je me mordille les lèvres, repose ma lecture. Si seulement Paps était présent, mais il parcourt le monde, et j'ignore s'ils entretiennent des contacts depuis leur séparation. C'était quand

déjà? Mams a dit qu'ils en avaient parlé avant le diagnostic, mais il est parti après. Elle n'a jamais été une personne facile, mais la quitter à ce moment précis... Comment va-t-elle continuer seule? Par chance, mon emploi du temps me permet de l'épauler beaucoup, et Carla assure de son côté aussi. Quand même, Paps est gonflé, il ne demande jamais de ses nouvelles. Ils doivent se parler, je ne vois pas comment il pourrait en être autrement. Je décide de l'appeler. Répondeur, évidemment.

Ah, fichu réveil! Ne me laissera-t-il donc jamais en paix? Mais il est déjà 7h 15! Je me dirige vers la cuisine, et dresse la table pour le petit déjeuner des garçons. Heureusement, ils se lèvent tout seuls. La peur qu'ils ne soient en retard ne m'a pas quittée. Nous sommes vendredi, je dois planifier toute la semaine de Mams: déplacements, repas, visites, sorties éventuelles. Je me glisse sous la douche, la distance jusqu'au collège des garçons nécessite que je les y conduise. L'eau chaude m'apaise, je resterais bien ici, sans penser à rien. Olivier et Martin ne sont pas pressés de partir, je ne saurais les blâmer. Alban, en voyage d'affaires, ne commentera pas leur langueur cette fois. Nous quittons une maison désordonnée, comme d'habitude. Lorsque j'arrive chez Mams, je vois que les infirmières viennent d'achever leurs soins. Elle est habillée, installée dans son fauteuil, le regard lointain. Daisy, son infirmière-référente, m'informe, sur un ton assez froid et formel, que Mams n'a pas bien dormi et qu'elle n'a pratiquement pas déjeuné. Je l'écoute sans prononcer un mot, à quoi bon? Je suis fidèle au poste quasi quotidiennement. Je remarque, cependant, qu'elles sont venues très tôt aujourd'hui: « Oui, nous avons dû changer notre emploi du temps à la suite d'un décès, mais demain, nous viendrons vers 9 heures. » Me voilà rassurée... À peine ai-je fermé la porte que Mams m'appelle. Son expression me semble terne. Le cœur me pince. Elle souhaite écouter de la musique classique. Je lui tends quelques CD et joue celui qu'elle a choisi. Une voix claire et chaleureuse tournoie dans la pièce, tandis que je cherche en vain

l'agenda pour vérifier le déroulement de la semaine et planifier la suivante. Je distingue Mams au loin :

— Inutile de perdre ton temps, je l'ai jeté.

— Tu as jeté quoi exactement ? Qu'est-ce que tu racontes ?

— L'agenda, je l'ai jeté. J'en ai assez, Lucie. Je ne veux plus me battre contre des moulins à vent. Je ne suis pas Don Quichotte.

— Mais tu divagues ? Mardi, au « Mirage », tout allait bien. Mercredi, tu as passé un bel après-midi avec les garçons, non ?

— Oui, mais non, vraiment, ma chérie, j'y réfléchis depuis plusieurs jours, et j'en ai assez des visites chez l'oncologue, de la physio. Encore heureux que les séances de chimio et les radios soient terminées, mais qui me dit que d'autres ne seront pas programmées ? Je suis trébuchée de gauche et de droite pour rien. Évidemment, la maladie progresse, c'est certain, et j'aimerais l'accueillir tranquillement.

— Mais...

— Écoute-moi bien, Lucie, le temps est venu de préparer mon départ. Ne pleure pas, mon petit, ne pleure pas. C'est ma décision.

— Mais...

— Sèche tes larmes, Lucie, allez, donne-moi la main. Tu es une belle personne, tu t'es beaucoup occupée de moi, maintenant, il faut penser à toi. Tu dois vivre.

— Mais tu veux te suicider ?

— Non, bien sûr que non ! Je veux juste rester calme et partir en paix, comme cela aurait été le cas si on ne connaissait pas ma maladie. Comme cela a dû arriver au temps de mes arrière-grands-parents. Les gens étaient fatigués, ils arrêtaient et ils mouraient, tout simplement.

— Tu en as parlé à Paps ?

— Non, évidemment. Nos contacts demeurent limités. Comment comprendrait-il, lui qui court la planète pour distribuer des médicaments à tour de bras ? On ne lui dit rien, et ne souffle pas un mot à Carla non plus. Entendu ?

— Oui, c'est inutile. De toute façon, rendez-vous ou pas, c'est bientôt terminé, je le sens, alors...

Le chagrin me submerge. Des questions fusent dans mon esprit, pourtant aucune parole ne franchit ma bouche. J'entends des mots : acceptation, paix, mort, maladie, crémation, libération. Ils me traversent sans s'arrêter. Je m'assoupis dans le fauteuil près de la fenêtre. Lorsque je me réveille, je vois aux rayons du soleil, fermement accrochés au balcon, que midi a sonné. Mams caresse mes cheveux comme du temps de l'enfance.

— Peut-être que nous pouvons déjeuner? me dit-elle sur un ton amusé. Et si nous allions chez Armand?

— Chez Armand, mais c'est...

— Oui, c'est crémeux, gras et cher, mais je m'en fiche de ce régime qui me ronge! Aujourd'hui, je veux tout croquer!

Lorsque nous rentrons, je remarque que j'avais oublié mon portable sur la gondole et que Délia a laissé deux messages. Je compose son numéro et annule tous les rendez-vous jusqu'à nouvel ordre. J'informe la secrétaire que je rappellerai plus tard afin de parler à Délia directement. Ma coiffeuse s'est aussi inquiétée de mon absence. J'ai zappé ce rendez-vous. Je lui envoie un SMS pour m'excuser. Mams se repose. Carla prendra le relais dans peu de temps. Je m'éclipse, encore engourdie de ma complicité consentie, certes, mais non moins blessante. Comment conserver ce secret? Comment le vivre? La vue de ma cuisine en champ de bataille me ramène rapidement à la réalité. Les scènes de la journée ont trouvé refuge dans mon cerveau transformé en salle de montage. Je me repasse le film dans tous les sens. Est-ce un rêve, un cauchemar? Mon intégrité s'accommode mal de la situation. Mams va-t-elle bientôt mourir?

CHAPITRE 2

Je suis seule avec Mams dans sa chambre. Elle n'a pas quitté son lit depuis plusieurs jours. Nous nous moquons toutes les deux de sa chemise de nuit, un peu transparente, qu'elle ne trouve pas convenable pour la circonstance. « Lucie, ma fille, je suis heureuse que tu sois auprès de moi à l'heure de mon grand voyage. » Je lui souris. Je sens ses doigts chercher ma main, et la serrer, au point de me faire mal. Elle semble dormir, mes doigts souffrent, mais je ne les bouge pas d'un millimètre. Soudain, ses yeux s'ouvrent, et dans un dernier souffle, elle murmure : « Victoria. » Tandis que la main se détend, c'est à mon tour de me figer devant son petit corps noyé au milieu des draps blancs. Je suis assaillie de pensées et de douleurs physiques, pourtant aucune larme. Mams m'a quittée. Je n'entendrai plus sa voix, je ne lui préparerai plus son thé, elle ne se promènera plus dans le jardin, elle ne viendra plus à la maison. Je me remémore les dernières semaines, plus calmes, plus douces, pendant lesquelles nous avons partagé intensément sa vie. Maintenant, elle a basculé. La beauté de son visage me frappe, il semble rajeuni. L'instant ultime de son souffle et son précieux « Victoria » me traverse à nouveau. Je me sens bousculée. J'aspire être seule, et voilà que Mams a invité une « Victoria » à me tenir compagnie. Victoria, mais qui est-ce ? Je creuse dans mes souvenirs, en vain. Contre mon gré, mon esprit entame une course

folle de connexions, de liens, d'images, alors que je voudrais rester avec Mams, et laisser mon chagrin s'exprimer. Victoria ? Mais qui est-ce donc ? Ce nom résonne encore et encore dans ma tête. Soudain, je me rends compte qu'il est grand temps de prévenir ma famille. J'appelle Paps à l'autre bout du monde, sans succès. Je n'insiste guère, je tenterai à nouveau plus tard. Je m'assieds à côté de Mams. J'envoie un message à Alban. Je lui annonce la nouvelle, et lui demande de s'occuper des enfants ce soir, car je doute de rentrer, mais je veux leur parler demain. Au bout du fil, ma petite Carla grignotée de douleur. Je perçois sa peine à distance tandis que ses sanglots lointains donnent des coups de griffes à son silence. Je raccroche, blessée de son chagrin, je l'attends. Elle franchit le seuil au même moment que le médecin. Au chevet de Mams, je leur raconte ses derniers instants. Carla touche délicatement la chemise de nuit, et replisse un peu le col. Je suis certaine qu'elle pense « C'était sa préférée ». Des larmes silencieuses et apaisées accompagnent ses gestes. Nous nous tenons par la main devant notre mère. Son intonation, ses yeux perçants, sa sévérité, ses gâteaux, sa réserve, nos vacances en Normandie, ou encore ses lunettes de soleil, semblent me narguer. Je ressens des fourmis dans la main, et tente de la libérer, mais l'étau se resserre davantage. Mais où est le médecin ? Il doit être parti. Depuis quand ? Le jour a pratiquement disparu. Depuis combien de temps nous tenons-nous debout devant la petite chemise de nuit blanche scintillant dans l'obscurité ? Cette fois, ma main se détache, et je dis « Je prépare un thé, tu en veux, Carla ? » Je sors deux tasses du placard et y place du thé vert au jasmin, tandis que la bouilloire entame ses grésillements. Mams et son thé, toujours sans sucre, savoureux, et servi sur de jolis plateaux dénichés dans des brocantes, des marchés. Je choisis celui un peu rétro des années soixante, sur lequel une femme dessinée m'offre un superbe sourire. J'appelle Carla, et m'assieds sur le canapé « guimauve » du salon. Doucement, mon corps s'enfonce dans son confort, et je